

- On peut dire des vérités nécessaires, qui ont trait uniquement à l'essence et à la possibilité, que « nec tantum obtinebunt, dum stabit Mundus, sed etiam obtinuissent si DEUS alia ratione Mundum creâsset » (elles seront valides non seulement tant que le monde subsistera, mais auraient été valides également si DIEU avait créé le Monde d'une autre façon) » [*Opuscules et fragments inédits*, publiés par Louis Couturat,, 18].

- « Une classe de propositions dans [le langage] S1, qui contient pour toute proposition atomique ou bien cette proposition, ou bien sa négation, et pas d'autres propositions, est appelée une *description d'état* (*state-description*), parce qu'elle donne évidemment une description complète d'un état possible de l'univers des individus relativement à toutes les propriétés et relations exprimées par les prédicats du système. De ce fait, les descriptions d'état représentent les mondes possibles de Leibniz ou les états de choses possibles de Wittgenstein.[\[1\]](#) »

[\[1\]](#). Rudolf Carnap, *Meaning and Necessity, A Study in Semantics and Modal Logic*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1956, p. 9.

- « De façon générale, toute proposition vraie (qui n'est pas identique ou vraie par soi) peut être démontrée *a priori* à l'aide d'axiomes ou de propositions qui sont vraies par soi et à l'aide de définitions ou d'idées. » [*Phil. Schr.* VII, 300]

- « Dans plusieurs passages, Leibniz dit que ce problème l'a préoccupé pendant longtemps, jusqu'à ce que pour finir il voie que la solution consistait à définir une vérité nécessaire comme une vérité qui peut être réduite à une identité (ou dont l'opposée peut être réduite à une contradiction) en un nombre fini d'étapes, alors qu'une proposition contingente doit être une proposition dans laquelle, bien que le concept du prédicat soit contenu dans le concept du sujet, la réduction va à l'infini.
- Je dois avouer que je ne peux trouver aucune plausibilité d'aucune sorte dans cette "solution". Il est difficile de voir ce que la longueur de la réduction d'une proposition pourrait avoir à voir avec la question de savoir si la proposition est fautive d'un monde possible » (*ibid.*, p. 108).

- « Si, en ayant déjà continué la résolution du prédicat et continué la résolution du sujet, on ne peut certes jamais démontrer la coïncidence, mais que, de la résolution continuée et de la progression à laquelle elle donne naissance, ainsi que de sa règle, il ressort du moins qu'il n'apparaîtra jamais de contradiction, la proposition est possible. S'il apparaît, d'après la règle de progression dans la résolution, que la chose se réduit à ceci que la différence entre les choses qui doivent coïncider est moindre que n'importe quelle différence donnée, il est démontré que la proposition est vraie ; si, au contraire, il apparaît d'après la progression que rien de tel ne se produira jamais, il est démontré qu'elle est fausse, dans les nécessaires s'entend. » [RG, 243]

prédicat est dans le sujet », le sujet ou la nature des choses étant la notion, le concept de la chose. Il est bien connu que le Baroque se caractérise par le « *conchetto* », mais c'est dans la mesure où le *conchetto* baroque s'oppose au concept classique. Il est bien connu aussi que Leibniz apporte une nouvelle conception du concept, par quoi il transforme la philosophie ; mais il faut dire en quoi consiste cette nouvelle conception, le *conchetto* leibnizien. Qu'elle s'oppose à la conception « classique » du concept, telle que Descartes l'avait instaurée, aucun texte ne le montre mieux que la correspondance avec le cartésien De Volder. Et d'abord le concept n'est pas un simple être logique, mais un être métaphysique ; ce n'est pas une généralité ou une universalité, mais un individu ; il ne se définit pas par un attribut, mais par des prédicats-événements.

Est-ce vrai toutefois de toute inclusion ? C'est là que nous rencontrons la distinction de deux grands types d'inclusion, ou d'analyse, l'analyse étant l'opération qui découvre un prédicat dans une notion prise comme sujet, ou un sujet pour un événement pris comme prédicat. Leibniz semble dire que, dans le cas des propositions nécessaires ou vérités d'essence (« 2 et 2 sont 4 »), le prédicat est inclus dans la notion *expressément*, tandis que, pour les existences contingentes (« Adam pêche », « César franchit le Rubicon »), l'inclusion n'est qu'*implicite ou virtuelle*³. Faut-il même comprendre, comme Leibniz le suggère parfois, que l'analyse est finie dans un cas, et dans l'autre indéfinie ? Mais, outre que nous ne savons pas encore en quoi consiste exactement le concept ou le sujet dans chaque cas, nous risquons un double contresens si nous assimilons « exprès » à fini, et « implicite ou virtuel » à indéfini. Il serait étonnant que l'analyse des essences soit finie, puisque celles-ci sont inséparables de l'infinité de Dieu lui-même. Et l'analyse des existences à son tour est inséparable de l'infinité du monde, qui n'est pas moins actuelle que tout autre infini : s'il y avait de l'indéfini dans le monde, Dieu n'y serait pas soumis, et verrait donc la fin de l'analyse, ce qui n'est pas le cas⁴. Bref, on ne peut pas plus identifier le virtuel invoqué par Leibniz à un indéfini non actuel

3. Cf. *Discours de métaphysique*, § 8 et 13.

4. *De la liberté* (F, pp. 180-181) : « Dieu seul voit non certes la fin de la résolution, *fin qui n'a pas lieu*, mais cependant la connexion des termes comme l'enveloppement du prédicat dans le sujet, parce qu'il voit lui-même chaque chose qui est dans la série. »

- « [...] Si nous disons que la continuation de la résolution est possible à l'infini, alors du moins on peut observer si le progrès dans la résolution peut être ramené à une règle, auquel cas, même dans les termes complexes dans lesquels entrent des termes incomplexes résolubles à l'infini, on arrivera par la démonstration à une telle règle de progression » [RG, 243].

- « Cela nous serait d'un grand secours dans notre essai de comprendre la doctrine de Leibniz sur ce sujet si nous avions ne serait-ce qu'un exemple réel de (la portion initiale) de l'analyse d'une proposition contingente. Nous avons des exemples, qui valent ce qu'ils valent, pour le cas de la nécessité. [...] Pour les vérités contingentes, cependant, nous n'avons pas d'exemples de cette sorte à notre disposition » (Mates, *ibid.*, p. 111)

- « Une proposition contingente vraie ne peut être réduite à des identiques ; elle est cependant démontrée en montrant qu'en continuant toujours plus loin la résolution, on se rapproche certes perpétuellement de propositions identiques, mais sans arriver jamais à elles. C'est pourquoi il n'appartient qu'à Dieu, qui embrasse tout l'infini par son esprit, de connaître la certitude de toutes les vérités contingentes. » [RG, 277] (D189)
- « En Dieu est requise uniquement la résolution des concepts propres [sans aucun recours à des expériences], qui se fait toute en même temps chez lui. D'où il résulte que celui-là connaît même les vérités contingentes, dont la démonstration parfaite transcende tout intellect fini. » [*Ibid.*] (D189)

aussi bien qu'en Dieu. M. Hobbes prétend au même endroit, que la sagesse qu'on attribue à Dieu ne consiste pas dans une discussion logique du rapport des moyens aux fins, mais dans un attribut incompréhensible, attribué à une nature incompréhensible pour l'honorer. Il semble qu'il veut dire que c'est un *je ne sais quoi*, attribué à un *je ne sais quoi*, et même une qualité chimérique donnée à une substance chimérique, pour intimider et pour amuser les peuples par le culte qu'ils lui rendent. Car dans le fond, il est difficile que M. Hobbes ait une autre opinion de Dieu et de sa sagesse, puisqu'il n'admet que des substances matérielles. Si M. Hobbes était en vie, je n'aurais garde de lui attribuer des sentiments qui lui pourraient nuire : mais il est difficile de l'en exempter : il peut s'être ravisé dans la suite, car il est parvenu à un grand âge, ainsi j'espère que ses erreurs n'auront point été pernicieuses pour lui. Mais comme elles le pourraient être à d'autres, il est utile de donner des avertissements à ceux qui liront un auteur qui d'ailleurs a beaucoup de mérite, et dont on peut profiter en bien des manières. Il est vrai que Dieu ne raisonne pas à proprement parler, en employant du temps, comme nous, pour passer d'une vérité à l'autre : mais comme il comprend tout à la fois toutes les vérités et toutes leurs liaisons, il connaît toutes les conséquences, et il renferme éminemment en lui tous les raisonnements que nous pouvons faire, et c'est pour cela même que sa sagesse est parfaite.

Hidé Ishiguro, « Contingent Truths and Possible Worlds », in
Leibniz: Metaphysics and Philosophy of Science, p. 68-69.

- « Nous devons comprendre que ce qui suscitait la perplexité de Leibniz n'était pas tant le danger qu'une proposition contingente ait la mauvaise modalité que la question de savoir comment il pourrait y avoir simplement une démonstration de la vérité – une façon de partir de la proposition et de parvenir à une identité – sans passer par un nombre infini d'étapes. Mais il a vu que quelque chose de semblable pouvait être fait dans le calcul différentiel. L'analogie jette une lumière sur les problèmes parce que nous pouvons obtenir une dérivée d'une fonction sans passer par un nombre infini d'étapes dans l'analyse – ce qui est impossible même pour Dieu – en comprenant *la règle* qui produit le résultat d'une analyse infinie, c'est-à-dire les règles de la différentiation. Nous pouvons connaître exactement la limite d'une série infinie, même si, aussi loin que nous poussions l'énumération des termes de la série, nous ne parvenons jamais à la limite. Nous avons également une méthode qui permet de décider, pour un nombre quelconque, s'il est ou non un élément de la série. Il en va de même avec les concepts individuels. Dieu a une méthode *a priori* qui lui permet de démontrer que le prédicat est contenu dans le concept individuel, parce que c'est comme le résultat d'un calcul *a priori* (concernant, par exemple, le nombre d'essences actualisées dans un monde) qui était impliqué dans son choix du monde le meilleur que le concept individuel a été simplement exemplifié par lui dans la réalité. A la différence de Dieu, nous ne connaissons pas et ne pouvons pas connaître les contenus d'un concept individuel complet – c'est-à-dire le concept qui inclut tous les prédicats vrais d'un individu (puisque'il y a une infinité de prédicats de cette sorte et que les connaître implique connaître tout dans l'univers). Mais nous savons ce que c'est que d'être un concept d'un individu et être la règle qui donne les contenus de celui-ci. »

Creaturæ sunt contingentes, hoc est existentia non sequitur ex ipsarum Essentia.

Veritates necessariæ sunt, quæ possunt demonstrari per Analysin Terminorum, ita ut tandem evadant in identicas, quemadmodum in Algebra substitutis valoribus æquatio tandem identica prodit. Seu veritates necessariæ pendent ex principio contradictionis.

Veritates contingentes non possunt reduci ad principium contradictionis, alioqui omnia forent necessaria, nec alia essent possibilia, quam quæ actu [existunt] ad existentiam perveniunt.

Nihilominus, quia tam Deum quam Creaturas existere dicimus, et necessarias non minus quam contingentes propositiones dicimus esse veras, necesse est ut communis aliqua sit existentia < contingens > notio et veritatis < essentialis >.

[Communis notio veritatis in eo [consistere] esse videtur]

Commune omni veritati mea sententia est ut semper propositionis < non identicæ > reddi possit ratio, in necessariis necessitatis, in contingentibus inclinans.

[Et cum Existentia Essentiæ non addat novam formam, alioqui Essentiam] Et Existentibus tam necessariis quam contingentibus hoc commune esse videtur, ut plus habeant rationis [seu ut ratio earum reddi possit] quam alia quæ ipsorum loco ponerentur.

Omnis propositio vera Universalis affirmativa sive necessaria sive contingens, hoc habet, ut prædicati et subjecti aliqua sit connexio; et quidem quæ identicæ sunt, earum connexio per se patet, [quæ vero sunt] in cæteris debet apparere per analysin terminorum [Et quidem analy]

Et hoc arcano detegitur discrimen inter veritates et necessarias et contingentes, quod non facile intelliget, nisi qui aliquam tincturam Matheseos habet, nempe in propositionibus necessariis analysi aliquosque continuata devenitur ad æquationem identicam; et hoc ipsum est in geometrico rigore demonstrare veritatem; in contingentibus vero progressus est analyseos in infinitum per rationes rationum, ita ut nunquam quidem habeatur < plena > demonstratio [perfecta], ratio tamen veritatis < semper > subsistit, et a solo Deo perfecte intelligatur, qui unus seriem infinitam uno mentis ictu pervadit.

Exemplo apposito ex Geometria et numeris res illustrari potest :

1676 (p. 389, voir JAG. El. 28), mais il n'a pas été admis dans RIVAUD. En effet, s'il rappelle les textes de 1676 (ex. de existentia, n° 4), il emploie des adoucissements plus récents (n° 9-10), et surtout explique la contingence par l'analyse infinie, découverte de 1686 selon *Generales inquisitiones*, COUR. Op. 356, 371-377, 387-389. Autres textes sur ce point COUR. Log. 210-212; Op. 16, 518; n° 15. Voir de *affectibus*, p. 536.

- « Toute proposition vraie Universelle soit nécessaire soit contingente présente ce caractère qu'il y a une certaine connexion du prédicat avec le sujet ; et assurément, celles qui sont identiques, leur connexion est évidente, dans les autres elle doit apparaître par l'analyse des termes.
- Et avec ce secret on découvre la façon de distinguer entre vérités nécessaires et vérités contingentes, qui ne sera pas comprise facilement par celui qui n'a pas une certaine teinture de Mathématiques, à savoir que dans les propositions nécessaires, en continuant l'analyse jusqu'à un certain endroit, on en arrive à une égalité identique ; et c'est cela même qui selon la rigueur géométrique consiste à démontrer la vérité ; mais dans les propositions contingentes il y a une progression de l'analyse à l'infini par des raisons de raisons, de telle sorte qu'on n'a jamais une démonstration < complète > [parfaite], mais il y a néanmoins < toujours > une raison de la vérité, et il n'y a pour la comprendre parfaitement que Dieu, qui seul parcourt complètement d'un coup de son esprit une série infinie
- On peut illustrer les choses par un exemple emprunté à la Géométrie et aux nombres » » (Grua I, p. 303)

[cum ratio inter duas quantit] Uti in propositionibus necessariis per continuam analysisin prædicati et subjecti res eo tandem reduci potest [ut appareat totam prædicati notionem totum numerum] ut appareat notionem prædicati inesse subjecto, ita in numeris per continuam analysisin (alternarum divisionum) tandem perveniri potest ad communem mensuram, sed quemadmodum in < ipsis > incommensurabilibus < quoque > datur proportio sive comparatio ; etsi resolutio procedat in infinitum, nec unquam terminetur. [saltem enim ipsa quemadmodum], uti ab Euclide est demonstratum ; ita in contingentibus datur connectio [relatioque] terminorum sive veritas, etsi ea ad principium contradictionis sive necessitatis per analysisin in identicas reduci nequeat.

Quæri potest an hæc ipsa propositio : *Deus eligit optimum necessarium sit, an vero potius unum et primarium ex liberis eius decretis.*

Item quæri potest similiter, utrum hæc propositio necessaria sit : nihil existit sine majore existendi quam non existendi ratione.

[Illud certum est, quod existit non accipere novam formam existendo] Illud certum est, in omni veritate esse connexionem prædicati et subjecti, ideo, cum dicitur « Adam peccans existit », necesse est ut sit aliquid in [Adamo peccante] hac notione possibili, Adamus peccans, propter quod existere dicitur.

Concedendum videtur, Deum nunquam agere nisi sapienter, seu ita ut is qui cognosceret ejus rationes, summam ejus justitiam, bonitatem et sapientiam esset agniturus et adoraturus, Atque non videtur unquam in Deo dari casus puri [bene] placiti, < quod scilicet simul beneplacitum non sit >.

Quia non possumus cognoscere veram rationem formalem existentie¹²⁹ [i. vicarium nobis Deus concessit, et experimentis perpetuis stabilivit insitum] < in ullo casu speciali, involvit enim progressum in infinitum, ideo sufficit nobis veritatem contingentium nosse a posteriori nempe per experimenta ; et tamen illud simul [discere] tenere in universum vel generatim, quod et ratione et experientia ipsa [stabilitur] (quantum nos in res penetrare datum est) firmatur, insitum divinitus > menti nostræ

¹²⁹ Nova methodus, 1667 et 1697, VI, 1, 285 ; El. juris nat. 1671, VI, 1, 452, 457, a Foucher, 1675, II, 1, 246, Jag. El. 32, 116 ; de existentia, 660, 1676, n° 4 ; sept. 1677, Gm. I, 371 ; elementa veræ pietatis, p. 17 ; Gm. VII, 194 ; tel. p. 536, 540, 288, 292, 310, 324, 325, 388, 390 ; Gen. inquis. 1686, Cour. Op. 376 ; Op. 18, 271, 406, 9, 437 ; de modo distinguendi phenomena colla... Gm. VII, 319 ; Nouveaux-Essais IV, 9-11. Bou. 119, 123, F. de G. NL. 172.

- « De même que dans les propositions nécessaires par l'analyse continue du sujet et du prédicat la chose peut être ramenée finalement à ceci qu'il apparaisse que la notion du prédicat est dans le sujet, de même dans les nombres par l'analyse continue (de divisions alternées) on peut parvenir finalement à une commune mesure, mais de même que dans les incommensurables <eux-mêmes> il y a <aussi> une proportion ou une comparaison, bien que la résolution aille à l'infini et ne se termine jamais, comme il a été démontré par Euclide, de même dans les propositions contingentes il y a une connexion [et relation] des termes ou une vérité, même si elle ne peut être ramenée au principe de contradiction ou de nécessité par l'analyse en identiques » (Grua I, p. 372).

- « L'analogie avec l'algorithme d'Euclide, tel que cet algorithme est conçu par Leibniz, peut être expliquée de façon un peu plus poussée. Supposons que a et b soient deux nombres positifs (ou deux grandeurs – par exemple des segments de droite), a étant le plus grand. Dans ce cas, ou bien a et b sont commensurables ou bien ils ne le sont pas. S'ils sont commensurables

par un bien plus grand qui n'aurait pas été obtenu sans lui. Mais il est vrai que ces considérations ne sont pas à leur place ici.

Plus on concentre son attention afin de ne pas s'égarer parmi de vagues difficultés, plus s'impose à l'esprit une certaine analogie des vérités et des proportions qui semble parfaitement illustrer toute cette question et l'éclairer d'un jour nouveau. En effet, de même que dans toute proportion le nombre le plus petit est dans le plus grand, ou l'égal dans l'égal, de même dans toute vérité le prédicat est dans le sujet. Et de même que dans toute proportion entre des quantités homogènes peut être établie une analyse des quantités égales ou congruentes, que le plus petit peut être extrait du plus grand (en ôtant du plus grand une partie égale au plus petit, et, de la même manière, en extrayant un reste à partir de ce qui est extrait et ainsi jusqu'à un certain point ou à l'infini)⁴⁶; de même dans l'analyse des vérités on substitue toujours à un terme son équivalent afin que le prédicat soit résolu dans les termes qui sont contenus dans le sujet.

Mais de même que dans certains cas pour ce qui concerne les proportions (F. de C. 184) on parvient à épuiser l'analyse par une mesure commune, c'est-à-dire par une quantité dont la répétition mesure parfaitement les deux termes de la proportion, alors que dans d'autres cas l'analyse peut être poursuivie à l'infini, comme lorsqu'on compare un nombre rationnel et un nombre sourd ou encore le côté et la diagonale d'un carré; de même les vérités sont tantôt démontrables, c'est-à-dire nécessaires, tantôt libres ou contingentes, lorsqu'elles ne peuvent être ramenées par aucune analyse à l'identité qui serait comme leur commune mesure. Et tel est le critère essentiel de la distinction, aussi bien pour les proportions que pour les vérités.

Cependant, les proportions incommensurables relèvent de la science géométrique et nous possédons aussi des démonstrations sur les séries infinies. De même – et mieux encore – les vérités contingentes, c'est-à-dire infinies, sont l'objet de la science de Dieu, par lequel elles sont connues, non certes par démonstration, ce qui serait contradictoire, mais par une vision infaillible. Or la vision de Dieu ne doit en rien être conçue comme une espèce de science expérimentale, comme si ce qu'il voit se trouvait parmi des choses distinctes de lui,

mais plutôt comme une connaissance *a priori* procédant selon les raisons des vérités, dans la mesure où il voit les choses à partir de lui-même: pour les choses possibles, il considère leur nature, mais il accède aussi aux choses existantes par la considération de sa volonté libre et de ses décrets. Le premier de ces décrets est d'agir en toute chose de la manière la plus parfaite et selon la suprême raison. Quant à la science qu'on appelle moyenne, elle n'est rien d'autre que la science des possibles contingents⁴⁷.

Je pense que quand tout ceci aura été bien considéré, aucune difficulté n'apparaîtra dans ces questions dont on ne puisse dériver la solution de ce qui a été dit. Car une fois admise la notion de la nécessité qui n'est contestée par personne, à savoir: est nécessaire tout ce dont le contraire implique contradiction et cela seulement, il apparaît aisément à celui qui considère la nature de la démonstration et de l'analyse que ne peuvent et même ne doivent être données les vérités qui ne sont ramenées par aucune analyse aux vérités identiques ou au principe de contradiction, mais qui présentent une série infinie de raisons que Dieu seul voit entièrement. Et l'on a suffisamment montré plus haut, à partir de l'infinité des parties de l'univers, du commerce et du lien des choses entre elles, que telle est la nature de tout ce qu'on appelle libre ou contingent, et plus encore de tout ce qui enveloppe l'espace et le temps.

ORIGINE DES VÉRITÉS CONTINGENTES PAR UN PROCÈS A L'INFINI
ET A L'EXEMPLE DES PROPORTIONS
ENTRE QUANTITÉS INCOMMENSURABLES⁴⁸

(C 1)	VÉRITÉ	PROPORTION
		est l'inclusion
	du prédicat dans le sujet	de la quantité plus petite dans la plus grande, ou de la quantité égale dans l'égale
		est montrée
	en rendant raison	en expliquant le rapport

- « Nous pouvons nous-mêmes démontrer qu'une certaine ligne s'approche perpétuellement d'une autre, et que deux quantités sont égales, même dans les asymptotes, en montrant ce qui se passera, aussi loin que l'on continue la progression. C'est pourquoi même les hommes pourront arriver à la certitude des vérités contingentes ; mais il faut répondre qu'il y a assurément une similitude, mais pas une correspondance à tous égards. » [\[1\]](#) [RG, 279] [\[1\]](#). Cf. OFI, 18, 272-273.

- « Rien n'est sans raison, ou encore il n'y a pas de proposition *dans laquelle il n'y ait pas une certaine connexion du prédicat avec le sujet, ou encore qui ne puisse pas être démontrée a priori.* [1] » [GR I, 287] [1]. Cf. OFI, 401-402.

- « Dans les propositions nécessaires, l'analyse étant continuée jusqu'à un certain point, on arrive à une égalité identique (*aequatio identica*); et cela même, à la rigueur géométrique, est démontrer la vérité ; mais dans les contingentes, il y a une progression de l'analyse à l'infini par des raisons de raisons, de sorte que l'on n'a assurément jamais une démonstration [parfaite], mais la raison de la vérité n'en demeure pas moins toujours, et n'est comprise parfaitement que de Dieu, qui seul parcourt entièrement une série infinie d'un coup de son esprit (*uno mentis ictu*) » [\[1\]](#). [GR I, 303]
[\[1\]](#). Cf. OFI, 408.

- Ce qui est affirmé par une proposition contingente vraie « est assurément certain, mais pas nécessaire, parce qu'on ne peut jamais le ramener à une identique ou l'opposer à une contradictoire » [RG, 275].

- « Un point commun à toutes les vérités est, selon mon opinion, que l'on peut toujours rendre raison d'une proposition non identique, une raison nécessitante dans les nécessaires, une raison inclinante dans les contingentes. » [GR II, 303]

- « Je définis ainsi le *vrai*, génériquement parlant (*verum in genere*) : *A* est vrai, si en mettant à la place de *A* sa valeur et en traitant à nouveau de la même façon que *A* tout ce qui entre dans la valeur de *A*, si du moins cela peut être fait, il n'apparaît jamais *B et non-B*, autrement dit une contradiction. Il résulte de cela que, pour que nous soyons certains de la vérité, il faut ou bien continuer la résolution jusqu'à des termes vrais en premier (ou du moins déjà traités par un tel processus, ou dont il est établi qu'ils sont vrais), ou bien démontrer à partir de la progression même de la résolution (autrement dit à partir d'une relation générale entre les résolutions précédentes et la suivante) que jamais une telle chose n'apparaîtra, aussi loin que l'on continue la résolution. C'est une chose dont il importe de se souvenir ; de cette façon, en effet, nous pouvons souvent être dispensés d'une longue continuation. Et il peut se faire que la résolution des lettres elle-même contienne quelque chose à propos des résolutions des suivantes, comme ici la résolution du vrai. » [OFI, 370-371 ; RG, 235-237]

- « Je définis comme le *faux, génériquement parlant (falsum in genere)*, ce qui n'est pas vrai [ou encore ce qui contient des choses dans lesquelles apparaissent *B* et *non-B*]. C'est pourquoi, pour qu'il soit établi que quelque chose est faux, il est nécessaire qu'il soit l'opposé du vrai, ou qu'il contienne l'opposé du vrai, ou qu'il contienne une contradiction, à savoir *B et non-B*, ou que l'on démontre que, aussi loin que l'on continue la résolution, on ne peut pas démontrer qu'il est vrai. » [OFI, 371 ; RG, 237]

- « Une proposition fausse est la même chose qu'une proposition qui ne peut pas être démontrée » [RG, 231].
- « Les propositions de fait ne peuvent pas toujours être démontrées par nous, et sont par conséquent admises comme hypothèses » [*ibid.*].